

Au nom du père

Lynda Burgoyne

Numéro 58, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27351ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Burgoyne, L. (1991). Au nom du père. *Jeu*, (58), 115–118.

au nom du père

Si l'on en croit Patricia Smart, dans son essai sur l'émergence du féminin dans la littérature québécoise¹, la tradition emprunte à la structure trinitaire (Père-Mère-Fils/Fille), accordant ainsi une place prépondérante à la figure du père chef de file. Longtemps les auteurs québécois ont manifesté le souci d'octroyer autorité et pouvoir à celui qui possédait terre et femme. Par la suite, les auteurs nationalistes ont quelque peu sabré dans l'ère du patriarche. Les personnages d'hommes ont littéralement croulé sous le poids de leurs idéaux politiques et sociaux. L'homme fort, le maître, s'est transformé en pourvoyeur absent, en abruti égoïste, dominé, irresponsable et sans envergure. Dans notre théâtre, on a vu péricliter la figure du père à tel point qu'il semble impossible de trouver d'autres types que l'incestueux, le québécois, le bedaine de bière et l'épais muni d'un répertoire de *jokes* cochonnes.

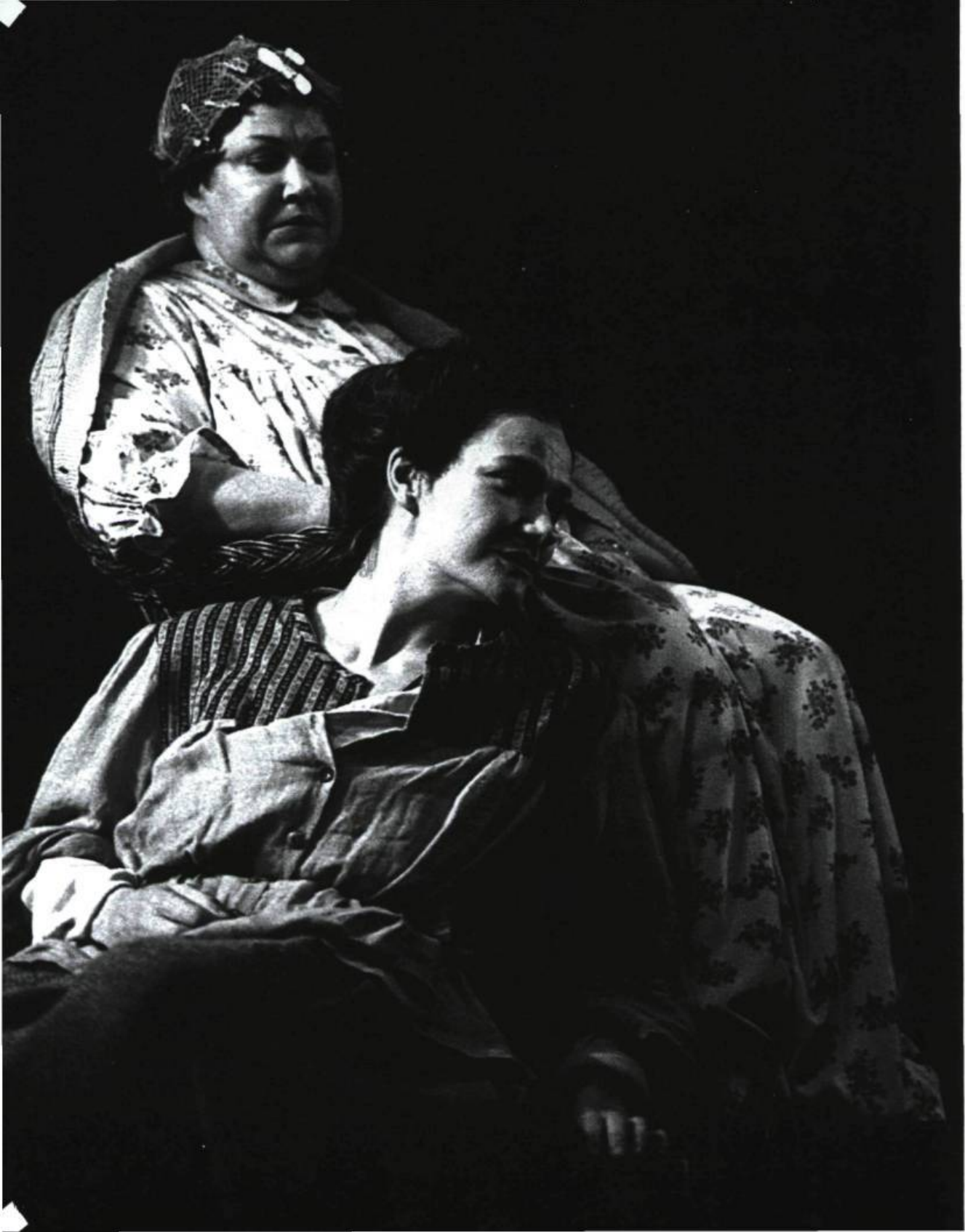
Or, au cœur du cycle romanesque de Tremblay est la saga d'une famille de la rue Fabre qui, fort à propos, est dépourvue de père-héros. Lorsqu'on pense aux hommes des *Chroniques*, c'est sans doute au très coloré Édouard que l'on attribue la palme héroïque. Quant aux autres hommes, Josaphat n'est jamais présenté comme père, Gabriel travaille de nuit, et Paul, le mari d'Albertine, est «Dieu merci!» parti à la guerre. Ce sont les femmes, despotiques ou mal aimées qui règnent sur la maisonnée : «Victoire trônait toujours à la même place, au beau milieu de la table, «sur la craque» comme disait Albertine, les bouts étant réservés aux deux pères de la maison : Gabriel et Paul. Depuis que Paul était parti à la guerre, Albertine, sa femme, s'était emparée de sa place d'une façon tellement impérative que Richard s'était mis à l'appeler «mon oncle Albertine»². Et vive le matriarcat! Mais les femmes paient cher cette domination astreignante. Car si c'est autour d'elles que gravitent les membres de la cellule familiale, elles seront rarement montrées sous l'angle d'un rapport amoureux salutaire. À l'exception de la Grosse Femme — se pourrait-il qu'elle soit heureuse? — aucune n'aura droit au bonheur conjugal.

Jusqu'à maintenant dans son théâtre, Michel Tremblay ne nous avait guère présenté de plus glorieux pères. Alex, dans *le Vrai Monde?*, porte les marques de cette figure déchue qui traverse notre littérature. Vendeur d'assurances, «couraillieux» par définition, menteur, il rejette tout ce qui n'est pas à sa portée. Et ce n'est pas peu dire. Sa hargne pour l'intellectualisme et la sensibilité de son fils, la relation conflictuelle qui en découle, sont à l'image du type (esprit étroit) qu'il incarne.

Dans *Bonjour, là, bonjour*, le mari de Monique, représentant de commerce alcoolique, appartient à cette même catégorie de l'absent. Par contre, fait à signaler, cette pièce produit aussi une figure

1. *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec/Amérique, 1988.

2. *La grosse femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Leméac, 1978, p. 40.



de père transformé. Ce père, Gabriel, est presque intellectuel; il a lu Hugo et Maupassant. D'où cette ouverture peut-elle venir? De son handicap? Gabriel est en effet atteint de surdité. Quoi qu'il en soit, l'entente tacite avec son fils Serge confère à ce personnage paternel un caractère positif hors du commun. Et Tremblay en appelle de cette façon à la sensibilité des hommes entre eux. Soit dit en passant, les femmes semblent résolument exclues de ces débordements affectifs.

une réconciliation... entre hommes

Dans *la Maison suspendue*, Tremblay veut faire coïncider deux univers apparemment distincts, soit celui de la rue Fabre et celui d'Outremont. Passé et présent chevauchent le même espace. De Josaphat à Gabriel à Jean-Marc, c'est par la filiation paternelle que passe la réconciliation. Or, qui sont-ils ces papas-héros dont Michel Tremblay accouche (!) en 1990? D'un cycle à l'autre, je dirais que ce ne sont pas les personnages qui évoluent mais l'auteur lui-même. Ce sont des pères sensibles et aimants, de «nouveaux» pères, issus de cette race récente de «nouveaux» hommes qui font des entorses au machisme. Éros contre Logos. C'est-à-dire, des hommes capables d'amour et qui, par leurs affinités émotionnelles, créent de nouvelles valeurs. Ainsi est-ce sous la plume d'un nouveau Tremblay que Josaphat s'exécute dans son rôle de père. C'est un regard neuf que nous propose Tremblay, un acte rempli d'indulgence (de réconciliation?) pour les pères des générations passées.

Déjà amorcées dans *le Cœur découvert*, les questions de Mathieu, le père homosexuel, se font ici plus pressantes. Issu d'une famille monoparentale (élevé par sa mère), il souhaiterait procurer à son fils ce triangle familial dont il n'a pu bénéficier lui-même : «J'm'inventais un père aussi... Un père présent, pis aimant. Un prince charmant de père que j'aimais... comme j'aime mon fils aujourd'hui... au point de vouloir le manger.» (p. 62) On se rend vite compte cependant que cet étalage de sentiments tourne à vide. Le jeune Sébastien vit avec sa mère, un demi-frère et un beau-père. Il ne souffre pas du manque dont parle Mathieu. C'est plutôt le personnage de Mathieu qui manque le bateau et qui sombre dans le mélo. Et l'interprétation qu'en donne Michel Poirier ne le rend pas moins pâteux. Il faut donc en convenir, «[...] les figures mythiques ne se créent pas comme ça, d'un seul coup [...] On ne peut pas inventer de toutes pièces un père positif [...]»³ Pour la création du père transformé, il faudra repasser. La principale faiblesse vient peut-être de ce que les préoccupations de Mathieu sont celles d'un homme qui s'interroge sur son rôle de *père homosexuel* et non sur son rôle de *père*. Une fois de plus, la lumière passe par la lorgnette homosexuelle.

Les tiraillements de Jean-Marc, quoique d'un autre ordre, ne présentent guère plus d'intérêt que ceux de son amant. Son discours d'intellectuel blasé ne me convainc que d'une chose, soit de la fatuité du personnage. Le comédien Gilles Renaud, que l'on a pourtant coutume de voir exceller sur nos scènes, interprétait ce personnage avec une indolence remarquable. Son apathie, aussi bien dans ses déplacements que dans son jeu, témoigne sans doute de la platitude de cette logomachie que constituent les dialogues du couple homosexuel *yuppie*. «Le petit couple de tapettes straight»⁴ laisse tout au plus entrevoir l'éclatement au sein de la famille et témoigne des changements de mœurs et de mentalités qui caractérisent la société actuelle. Curieusement, il semble qu'à mesure que la distance s'amenuise entre l'auteur et ses personnages, la création y perd⁵. Qu'est-ce en effet que le réalisme sans transposition, sans stylisation, sinon qu'un naturalisme plat et bête?

Dans *la Maison suspendue*, c'est la génération ancienne qui offre le plus de matière au drame. Entre la campagne et la ville, Josaphat doit en effet faire un choix. Lequel de l'amant ou du père l'emportera? «Mais à quoi ça sert de ressasser tout ça... On va s'en aller en ville, y va trouver un vrai

«Ce sont les femmes despotiques ou mal aimées qui règnent sur la maisonnée [...] Mais les femmes paient cher cette domination astreignante. [...] À l'exception de la Grosse Femme — se pourrait-il qu'elle soit heureuse? —, aucune n'aura droit au bonheur conjugal.» Photo : Yves Dubé.

3. Carole Fréchette, «Grandeur et misère : le retour du père sur la scène québécoise», *Jeu* 45, 1987.4, p. 24.

4. Voir *les Anciennes Odeurs*, Montréal, Leméac, 1981, p. 85.

5. À noter, au passage, que Jean-Marc a quarante-huit ans et que Tremblay est né en 1942.

père qui va l'élever comme un vrai enfant, une famille, une vie normale...» (p. 64) Il m'apparaît clair que Josaphat privilégie la relation père-fils au détriment de son rôle d'amant. «J'ai tout fait ça pour que mon fils soye pas un paria, pour qu'y paye pas pour le beau péché de ses parents. J'ai pris mes responsabilités de père, de chef de famille...» (p. 113) Comment aurait-il pu en être autrement dans cet univers où la femme n'accède pas au bonheur conjugal et où elle semble irrémédiablement vouée à la désillusion. Il est vrai que la réalité a souvent figure de désespoir chez Tremblay. Il est vrai aussi que le rêve est plutôt l'apanage de l'homme dans *la Maison suspendue*. Par ailleurs, n'est-ce pas à Victoire que la décision revenait? C'est elle qui, afin de légaliser Gabriel, né d'une relation incestueuse entre le frère et la sœur, devra épouser Téléphore qu'elle n'aime pas. En plus d'un plaidoyer en faveur de la campagne, d'un refus de la ville «En ville

on sera même pus vivants, Josaphat» (p. 91), Victoire clame son amour pour Josaphat. Mais elle ira «s'enterrer en ville» parce que Josaphat doit redorer le blason du père.

lynda burgoyne



«Dans *la Maison suspendue*, Tremblay veut faire coïncider deux univers apparemment distincts, soit celui de la rue Fabre et celui d'Outremont. Passé et présent chevauchent le même espace.»
Photo : Yves Dubé.